

LES ÉVÉNEMENTS DE MAI 1968 ET LES CEMEA

par G. de Failly

Les événements que nous venons de vivre sont d'une telle importance, et d'une telle portée qu'ils ont touché, dans ses profondeurs, la vie de chacun de nous. Personnellement, familialement, socialement, nous avons été impliqués dans ce formidable sursaut qui bouleverse notre pays. Mais en tant que membres d'un mouvement d'éducateurs il nous atteint directement et doublement.

D'abord parce que la jeunesse étudiante a été le point de départ et le premier moteur de ce soulèvement et que les deux tiers de nos stagiaires moniteurs ainsi qu'une bonne partie de nos instructeurs sont des étudiants. Ensuite parce que les problèmes d'éducation et d'enseignement sont au centre de notre pensée et de notre action et que soudainement nous avons trouvé, se répercutant partout; un écho de nos propres efforts et de nos propres luttes.

Le fait que les étudiants aient eu l'initiative d'une révolte qui se trouve à l'origine de la révolution sociale et politique du printemps 1968 est en lui-même extraordinaire. Jusque là les révoltes estudiantines, même si elles furent parfois très vives, étaient restées limitées, circonscrites à leur milieu et somme toute assez vite réprimées. Les gouvernements n'y prêtaient qu'une attention distraite et amusée, les considérant comme les écarts de jeunes fous qui reprendraient vite, l'âge adulte venu, le chemin tracé par les aînés.

On n'avait jamais vu les lycéens laisser éclater leur révolte devant la dépendance que nous avons tous éprouvée dans notre jeune âge et que nous acceptions comme des états de faits inattaquables, sans même imaginer pouvoir les mettre en cause. D'autre part, si les révolutions sont toujours nées de situations matérielles devenues insupportables, ou de défaites militaires, celle-ci a eu, au départ, pour principal objectif une revendication morale : la liberté pour les jeunes d'exister en tant qu'individus, liberté rendue impossible dans un système opprimant que les principaux intéressés doivent subir sans avoir aucun droit de participer à son élaboration, ni à son fonctionnement.

Il fallait vraiment que le besoin d'affirmation individuelle et de participation soit latent chez les travailleurs de toutes les catégories pour que cet élan trouve un terrain aussi favorable à son expansion et que le feu s'allume partout. La situation des plus défavorisés, l'insécurité de l'emploi, les injustices d'une société dite de consommation où tant de salariés sont dans l'impossibilité de « consommer » ont fait éclater un mouvement général de grève qui s'est poursuivi pendant des semaines.

Mais restons sur notre strict terrain pédagogique. Nous avons toujours pensé que notre principal sujet de réflexion et d'action, l'éducation de la jeunesse, ne trouverait jamais une véritable audience auprès du grand public et nous nous étions résignés à ce que nos efforts ne touchent que des milieux limités qui, nous l'espérions, s'élargiraient de proche en proche.

Nous nous sentions parfois peu armés devant les autorités pour défendre notre action. Il fallait invoquer des arguments admis, indiscutables : le droit aux vacances, aux loisirs, la nécessité « d'occuper » les enfants et les jeunes. On opposait les vacances à la classe, on parlait même (aberration à laquelle nous nous prêtions pour pouvoir agir) d'une « discipline des vacances » qui excluait les punitions, d'une « liberté des vacances » qui justifiait le libre choix des activités, d'une « pédagogie des vacances », en un mot, alors que nous le savions, il n'y a qu'une pédagogie. Nous ne faisons qu'un lent travail de minage d'une forteresse. L'essentiel pour nous, la transformation des rapports entre adultes et enfants, entre adultes et jeunes, comme nous disions dans un langage très simple qui est et doit rester celui de nos stages de moniteurs, aurait semblé un absurde objet de revendication. Nous ne l'effleurions même pas lorsque nous défendions nos stages auprès des gens en place. Et pourtant, cela restait dans notre esprit l'essentiel, le « préalable » à toute qualité réelle de stage et influence réelle auprès des stagiaires, puis de ceux-ci auprès des enfants.

Les jeunes étaient sans doute conscients de leur état de dépendance et maints actes de rébellion l'ont montré, mais ébranler tout le système, toute l'Université apparaissait si utopique, si impossible, qu'aucune force sauf une révolution politique, dont cet effondrement aurait été la conséquence, ne semblait pouvoir atteindre l'édifice.

Or, voici qu'un inconcevable et extraordinaire événement s'est produit : tout à coup, une importante partie des 600 000 étudiants, bientôt suivis par les lycéens, se sont levés. Des maîtres de tous ordres, des professeurs parmi les plus éminents, eux-mêmes insatisfaits et prêts à des réformes profondes, se sont joints à eux. Les lieux de travail « où souffle l'esprit » ont été occupés tout comme les usines, couverts d'affiches, envahis de jeunes qui discutaient en pays conquis. « *Soyez réalistes, demandez l'impossible* », pouvait-on lire sur les murs de la Faculté des Sciences de Paris. Un torrent dont nul n'aurait pu imaginer la puissance a déferlé sur notre pays. Il s'agit bien là d'une crise sans précédent. A côté des revendications générales des jeunes soudain libérés, des travaux extrêmement sérieux se sont accomplis dans l'ardeur et la liberté de la création. Il sera impossible de ne pas en tenir compte dans les études qui vont suivre. Ce que nous n'avions pu réaliser que presque clandestinement dans le secteur limité, marginal (et ainsi plus libre) qui est le nôtre, s'est transformé d'un jour à l'autre en un problème national. Un étonnant phénomène d'accélération a fait vieillir notre société de vingt ans en un mois et a mis au jour des problèmes que l'on osait à peine évoquer.

Les étudiants sont devenus une force avec laquelle l'Etat, quel qu'il soit, devra compter car, bien que désarmée, elle a fait la preuve de son pouvoir.

La prise de conscience des jeunes, si elle s'est manifestée brutalement, n'est pas venue d'un seul coup. De même que les Encyclopédistes ont préparé la Révolution de 1789, les découvertes de la psychologie, de la sociologie actuelle, de l'éducation nouvelle, ont préparé l'événement dont la mutation sociale, on l'a assez dit, était la cause profonde.

Le droit à la vie pour tous, le besoin de création et d'expression pour tous, l'adolescence, la jeunesse, non plus considérées comme superficielles, sans maturité et donc sans voix, mais comme ayant droit à l'expression et à l'autonomie, tout cela a tenu sa place dans la formidable explosion de ces dernières semaines. C'est là que, nous aussi, nous avons joué notre rôle. Car ceux des étudiants qui ont suivi nos stages se sont sûrement plus concrètement que d'autres posé les questions fondamentales des types d'autorité vécue dans leur scolarité et vécue au stage; du respect des autres, de tous les autres, quelle que

soit leur faiblesse; de leur droit à la participation. Leur rôle de moniteur auprès des enfants pendant les vacances leur a ouvert les yeux sur la difficulté de l'action de celui qui domine sur celui qui est dominé et le passage de celui qui subit l'autorité à celui qui l'exerce.

Pourtant, ce mouvement se prolongeant, nous avons eu la déception de voir peu à peu s'y rallier ceux qui craignaient d'être détrônés. « L'ordre établi » a repris ses droits. L'ébranlement n'a pas été un effondrement. La société, la hiérarchie se défendent contre le désordre qu'elles ont engendré. La grave question des conséquences de cet éclatement foudroyant se pose. La construction à l'échelle d'un pays est une œuvre immense qui s'étalera sur des années avant d'être institutionnalisée. Les cahots ne nous seront pas épargnés.

Dans l'immédiat, nous retrouverons aux mêmes postes les mêmes administrateurs et les mêmes maîtres. Espérons que les plus sincères auront remis en question certaines de leurs certitudes. Pensons avec indulgence à ces maîtres désemparés. Car comment se sont-ils retrouvés hier, comment vont-ils vivre face à ou avec leurs élèves, privés de leurs habituelles méthodes de pensée et de leur arsenal de défense?

La formation des maîtres prend toute son acuité. La révolution culturelle est aussi une révolution personnelle, une transformation de soi. Mais, quoi qu'il advienne, l'irréversible s'est produit.

Pendant toutes ces semaines, il fut très réconfortant pour nous de trouver partout des anciens stagiaires. Ce sont eux qui nous signalaient telle ou telle réunion et nous y appelaient comme des alliés et des soutiens, comme si notre présence allait y assurer l'efficacité du travail.

Toutes nos équipes d'instructeurs ont connu, au cours de cette période, une activité intense, se répandant dans les milieux les plus divers, puis éprouvant le besoin de se regrouper pour s'informer mutuellement et déterminer les lieux où chacun pouvait être le plus utile.

Les suites de cette « révolution » ne sont pas seulement financières. Il nous restera maintenant à étudier les incidences de ces événements sur la pédagogie de nos stages, les enseignements que nous pouvons en tirer pour la formation de nos instructeurs, le contenu de nos publications et, d'une manière plus générale, pour notre action et à le faire avec réalisme, sans perdre la notion de nos buts, sans inconsciente démagogie. Il nous semble que, malgré toutes les difficultés, qui nous attendent dans l'ordre matériel, nous sommes maintenant dotés d'une force extraordinaire : celle des jeunes que nous sentons avec nous et même celle de l'opinion publique un instant bouleversée par la tempête et illuminée par ses éclairs.

Quelque chose s'est passé dans les esprits. Nous pourrons parler, sinon avec plus de conviction, du moins avec plus d'assurance, plus d'espérance car les jeunes ont mûri, ont élevé la voix, ils ont fait entendre ce qu'ils ressentaient au fond d'eux-mêmes. Nous luttons pour eux. Désormais, nous les sentirons à nos côtés^s.

G. de FAILLY

Déléguée générale des C.E.M.E.A